

XYZ. La revue de la nouvelle

Nathalie Racine. Tragédie.

Martin Faucher



Numéro 19, automne–août 1989

Auteurs de NYX

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3516ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Faucher, M. (1989). Nathalie Racine. Tragédie. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (19), 50–59.

Nathalie Racine. Tragédie.

Martin Faucher

Une tempête de neige m'entoure. Les flocons m'agressent le visage. Me lapident, me lacèrent et me flagellent. Je souffre et je suis belle à voir. Ah! la douleur que j'ai, que j'ai!

Une tempête de neige aussi blanche et immense qu'un écran de cinéma. Et j'avance lentement dans cet écran.

Si seulement à l'instant présent une caméra pouvait me prendre en gros plan. L'émotion qui m'habite rejaillirait sur l'écran et déborderait dans la salle sur les centaines de spectateurs qui se seraient attachés à mon pauvre personnage de princesse russe en exil dans une Sibérie quelconque, c'est sûr. Va-t-elle mourir d'épuisement, de froid, de faim ou, mort suprême, d'amour? Suspense.

Mais de russe, tout ce que j'ai, c'est une bouteille de vodka à la maison, et de sibérien, le froid qui me transperce en ce jeudi soir du mois de janvier, 9 heures, rue Sainte-Catherine coin de la Montagne. Même pas foutue d'avoir une vraie tempête de neige, non. Budgets coupés. Seules quelques petites grenailles éparses tombent du ciel. Mais pour faire froid, il fait froid. Et ce n'est pas du cinéma.

Dans mes belles petites bottes à la mode, je trotte vers le métro Peel. Le froid est un chien et je suis son os. Je trotte pour ne pas me faire mordre par le chien. Le chien court plus vite. Je n'ai pas le choix, je dois courir plus vite moi aussi. Je cours, je cours. Rien à faire, le chien va me rattraper. Pour sauver ma peau, j'entre dans le premier établissement venu. Et comble de malheur, j'entre dans un *pet shop*! À mon arrivée brusque et inopinée, les chiens en cages se mettent à hurler et à japper de fureur. La salle croule de rire. Quel sens du *timing*!

Hélas, aucune caméra n'a filmé le long travelling de la séquence du chien. Du gaspillage. Une salle aurait pu mourir de rire et j'aurais été son joyeux assassin. L'assassin oscarisable. Ah! tout l'ennui que j'ai, que j'ai!

Je suis Nathalie Racine. Actrice. Comédienne. Vingt-deux ans. La princesse russe en exil vend des vêtements biodégradables au *Château* du centre-ville. Vendait plutôt. Car cette époque est révolue.

Pour être bien habillée, je suis bien habillée. Toujours à la mode, on me dit flamboyante. Toujours à l'affût, comme un missile à tête chercheuse, du prochain tissu, de la prochaine tendance, de la prochaine ligne, du prochain *top* du *top*. Ai-je le choix? Un produit, une marchandise, un fruit, un légume, on le frotte, on l'astique et on le place en évidence sur le présentoir. Achetez-moi monsieur. J'en ai assez de gretlotter.

Station Saint-Laurent, je débarque. Une des scènes les plus difficiles va commencer. Une des plus intéressantes également. La scène bonbon de l'acteur. Je me concentre sur mon personnage en montant l'escalier mécanique qui mène vers la sortie. Vers l'arrêt d'autobus de la 55. Vers le plateau de tournage. Je franchis la porte et... Moteurs. Action!

L'élégante sans passé attend comme tout le monde que l'autobus vienne l'emporter. Perdue dans un Berlin mythique, elle ne sait ni d'où elle vient ni où elle va. Qui est-elle? Nul ne peut y répondre. Surtout pas elle.

Dans l'autobus, elle scrute le visage de cette ville défigurée, anonyme. Entre les rues Ontario et Sherbrooke, elle croit reconnaître les terrains vagues, bombardés. Était-ce le quartier de son enfance, jadis prospère? Ou le foyer conjugal? Ces terrains lui rappellent quelque chose. De même que tous ces marchands de saucisses entre Sherbrooke et des Pins. Y allait-elle faire ses courses dans un passé paisible? Avant ce fléau de métal et de feu qui lui a laissé une plaie noire dans la tête?

Qui sont ces gens inconnus qu'elle dévisage, erratique? Y reconnaîtrait-elle un fils, qu'elle n'a peut-être jamais eu, un amant d'un soir, un mari déserteur, une mère partie pour un camp de la mort? Elle ne reconnaît personne, mais tous semblent la reconnaître, car ils l'épient du coin de l'œil. Cette sensation d'être démasquée, analysée par des gens l'ayant peut-être connue avant lui est insoutenable. Elle descend au coin de Marie-Anne.

Je descends les deux marches de l'autobus, bousculée par les passagers comme s'ils étaient des journalistes et moi descendant le grand escalier du Palais des Festivals de Cannes. Que c'est triste la Croisette ensevelie sous quatre pieds de neige! Qu'elle est *lette* la rue Marie-Anne quand elle est parcourue par une actrice au chômage!

La *slush* sous ses pieds graciles et le ciel en guise de couronne, Marie-Antoinette, la digne Marie-Antoinette avance vers l'échafaud. Chacun de ses gestes est étudié par la foule hostile qui borde le parcours.

Le moindre frémissement de ses cils royaux est épié. Marie-Antoinette ignore cette haie de charognards plébéiens. Son regard se porte plutôt vers le ciel où bientôt son âme s'envolera. Du moins l'espère-t-elle.

Caméra en plongée, la reine déchuée s'arrête devant le 315, Marie-Anne Est. C'est là que se joue la pathétique, voire pompière, scène finale. Une à une les marches sont gravies. Chaque marche correspond à une note du clavier. Un son d'une bassesse insoutenable sort de la dernière marche. Effet dramatique assuré. Il y a trente-quatre marches. Attention à l'avant-dernière, car il y a une plaque de glace que le propriétaire n'a pas encore enlevée. Si jamais Marie-Antoinette se pétait la gueule, il faudrait recommencer la scène, subir la pression de l'équipe technique, les foudres de l'infâme et inhumain réalisateur et surtout, recevoir les flèches empoisonnées d'envie et de jalousie lancées par la horde de figurants. Et réussirais-je à retrouver l'émotion? À recréer ce moment d'extase et de plénitude? L'apnée de l'actrice? Il se faut. Il se doit.

— Coupez! Problèmes techniques. On recommence.

Cessez de me harasser. Je n'ai plus rien à vous donner. Mes mains sont vides. Mes yeux sont exsangues. Retirez-vous, chacals d'émotions, carnassiers du sentiment. L'actrice n'a plus rien, entendez-vous? Rien que sa vie. Et je vous la redonne à l'instant.

Bas de l'escalier. Visage relevé vers le destin inéluctable. Première marche, première note. Deuxième marche, deuxième note. Plus grave que la première. Troisième marche, l'estomac de Marie-Antoinette se noue, mon cœur remonte le long de l'œsophage. Quatrième marche, je suis saignée à blanc. Je ne gravis plus les marches, je lévite tout doucement vers le sommet, vers le couronnement de ma mort. Je suis pleine du vide, rassasiée d'angoisse et d'envie d'en finir. Trente-quatrième et dernière marche, les trompettes du jugement dernier me souhaitent la bienvenue. Bienvenue dans un monde meilleur. Marie-Antoinette s'agenouille humblement devant le bourreau. Elle ferme les yeux en se demandant si c'est bien vrai que l'on voit sa propre tête tomber pendant une fraction de seconde. Et c'est la fin.

Les oreilles encore bourdonnantes des trompettes criardes, je cherche en sacrant mes maudites clés. Je ne les trouve jamais. Il est peut-être à la mode, mon sac zébré, mais guère pratique: tout en fermetures Éclair et en pochettes. Mon voisin du dessous, un colosse lubrique qui a un œil sur moi, me propose d'entrer chez lui pour mieux effectuer mes fouilles archéologiques. Espèce de bourreau de cœurs! Je décline

poliment la perfide proposition et redouble d'ardeur dans mes recherches. Ça y est, les voilà!

Ma porte givrée s'ouvre enfin. Elle s'ouvre sur rien. Elle s'ouvre sur mon appartement. Un trois et demi tout ce qu'il y a de plus simple. Un salon double séparé par des colonnes de plâtre, une cuisine et une salle de bains désuettes. Le Plateau Mont-Royal, quoi.

Montre-moi où tu habites et je te dirai qui tu es. Mon appartement est vide. Comme sous le coup d'une saisie. Mes biens sont si peu nombreux que je peux les compter sur les doigts des deux mains: un futon. Un téléphone. Un répondeur téléphonique. Un réfrigérateur. Un poêle. Mon vénéré *ghetto blaster*. Trois lampes. C'est tout. La semaine dernière, j'ai tout donné. J'ai tout jeté. Tout. Du téléviseur couleur en passant par mon mobilier de cuisine chromé en *arborite* noir et cuirette rouge, mon gros pot de cennes noires et mon divan d'un coloris douteux. Tout ça était de trop. Trop envahissant. Trop. Juste de trop. Je n'ai gardé que l'essentiel: moi-même.

Et j'ai tout peint en blanc. Tout. Les murs, les plafonds, les planchers de bois franc, les colonnes du salon double. Mon appartement est une assiette géante en fine porcelaine blanche et je trône au milieu de l'assiette, moi, seule tache de couleur dans ce désert fantomatique. Telle un sushi, je m'offre crue à moi-même pour goûter mon essentiel. Quintessenciées à l'excès, je veux retrouver mes émotions pures. Goûter le salé de mes larmes et le sucré de mon rire, l'amertume de mes lèvres et l'acidité de ma langue. Je suis ce que je vaux. Je me garde recluse afin de découvrir mon prix. Je veux que Nathalie Racine se fasse vomir et restitue la vraie Nathalie Racine.

Ainsi, j'habite dorénavant l'orient de la rue Marie-Anne Est. Le royaume du soleil levant. Une vie nouvelle s'annonce à moi. Tout comme Jésus s'est annoncé à Marie par la voix de l'ange Gabriel. Avant, je voulais trouver le maître absolu, la personne devant qui je me mettrais humblement à genoux. Aujourd'hui, j'ai compris. Cette personne n'est nulle autre que moi. J'entreprends donc de me mettre au monde.

Je ne suis rien. Donc, potentiellement, je peux devenir tout. Je suis persuadée que je suis au monde pour réaliser de grandes choses. Mais quoi? Triple point d'interrogation. Ce n'est pas évident à notre époque. Avant, on pouvait militer, contester, manifester, harceler. Contre la guerre au Viêt-nam, pour l'avortement, pour un Québec libre, contre le racisme.

Mais cette époque est révolue. Je subis le ressac qui suit toujours les grosses vagues. En 1960-1970, toute une génération *surfait* allégrement vers un bonheur universel au son des *Beach Boys*. Aujourd'hui, on nage avec son *walkman* entre des courants chauds et froids et des marées irrégulières vers un rivage incertain. On nage sinon on cale. J'ai donc décidé de revêtir un costume de bain en peau d'actrice. Être un phare émotionnel pour une foule de noyés est la seule cause que j'ai voulu épouser. Hélas, personne ne me permet de rayonner et d'éclairer les scènes et les écrans. Je réalise donc de grandes choses dans un trois et demi. On est toujours le plus grand acteur au monde devant son miroir, disait Louis Jovet.

Une actrice heureuse n'est pas une bonne actrice. C'est ce que j'ai compris l'autre jour en voyant à la télé un grand acteur britannique qui donnait une interview. Il disait que pour jouer le Roi Lear, il fallait avoir eu deux graves accidents de voiture, perdu tous ses biens dans l'incendie de sa maison au moins une fois, avoir un être intime, femme, père, enfant, peu importe, qui se soit suicidé, et avoir vécu deux inconsolables peines d'amour. Alors là, on commençait à avoir du vécu et on pouvait aspirer aux grands rôles.

Terrifiée de ce que j'avais entendu, je refermai le téléviseur. Je ne rencontrais aucun de ces critères. Voilà donc la raison pour laquelle je ne réussissais pas les auditions que je passais. Je me remémorai rapidement les principales étapes de ma vie: enfance heureuse à Thetford Mines. Pas de père incestueux. Père et mère apparemment épanouis. Ai suivi cours de ballet, de peinture, de diction, de danse folklorique avec assiduité. Bons résultats scolaires. Pas de problèmes de drogue à la polyvalente. Puis départ pour les cours de théâtre au cégep de Saint-Hyacinthe et enfin, arrivée à Montréal pour y faire ma vie. Tout ce qu'il faut pour fabriquer l'actrice la plus drabe au monde. Comme je rêve de jouer Lady Macbeth, je me trouvais bien mal qualifiée. Mais qui veut peut. Je fomentai un plan implacable pour faire une actrice de moi, une vraie, une *rough and tough*: je résolus de devenir malheureuse.

Mon premier geste fut de vider mon appartement et de le blanchir comme une pouponnière prête à accueillir un nouveau-né, ou un asile un cas de delirium tremens. Le grand ménage du printemps. On tourne la page.

Le deuxième fut de rompre avec Jean. Nous nous aimions d'amour tendre depuis deux ans et je réalisai que ça appauvrissait d'une façon

incroyable ma vie. Le soir même, je l'appelai et rompis net sans raison apparente. Un *Act of God* tout à fait incompréhensible pour Jean. Comme un plafond de plâtre se lézarde et s'effondre subitement. Sauf que je n'ai pas obtenu les résultats escomptés. Jean a plus de difficultés que moi à s'en remettre. Moi, cinq minutes après avoir raccroché, je ne ressentais que quelques pincements au ventre et m'endormis sans problème. Ayant espéré souffrir toutes les tempêtes de mon âme et sentir se déchirer l'hymen de mon cœur, je dois avouer que le résultat s'avéra quelque peu décevant. Par contre, Jean, le chanceux, se tortilla de douleur au bout du fil comme un ver sur un hameçon. Depuis, il ne cesse de me harceler au téléphone, de polluer mon répondeur de «pourquoi?» aussi inutiles que vains, de graver le pas de ma porte en se flagellant. Moi, je demeure aussi frigide qu'un réfrigérateur deux portes sans givre. Il m'en faut probablement plus pour nourrir ma coriace carcasse d'actrice.

C'est pourquoi j'ai posé aujourd'hui un troisième geste dans l'accomplissement de mon plan: j'ai *crissé* là mon emploi de vendeuse. Une scène tout simplement éblouissante du point de vue construction du scénario. J'ai dit à mon gérant Gérard, un homosexuel qui cache son adiposité sous des vêtements noirs en invoquant la mode japonaise et le retour de l'existentialisme, mais il ne leurre personne sur son poids, que je ne pouvais continuer de travailler. Cause majeure. Santé. Sida. Donné par quelque obscur partenaire. Les yeux de Gérard se sont instantanément délavés. Une tasse d'eau de Javel est tombée dans ses beaux yeux de biche apeurée. La pitié, la révolte et l'incompréhension se lisaient dans ses yeux pâlottes. Meryl Streep n'était pas plus déchirée dans *Sophie's Choice* que ne l'était le bon Gérard. Avoir pu le filmer, il aurait gagné l'oscar du meilleur acteur de soutien.

Lorsque je suis sortie dignement après avoir fait mes adieux à mon corpu lent patron, il ressemblait à un grand brûlé. Les bras et les jambes légèrement écartés du corps pour que la chair vive n'entre pas en contact avec elle-même, il se balançait imperceptiblement, la bouche béante avec un B majuscule, figé de stupeur. À l'heure actuelle, il a réalisé la plus belle introspection que personne ait jamais effectuée. Malheureusement, sa souffrance ne m'a pas atteinte. Je ne me suis pas sentie une seule seconde aspirée par le vacuum de la mort. Tout au plus un huitième de seconde...

Tout ce que je peux espérer de la vie maintenant, c'est que la perte de mon emploi m'occasionne une condition financière difficile, quelques privations, peut-être même, qui sait, la dèche, preuve d'authenticité

artistique. Quoiqu'avec le chômage... Hé bien, je suis résolue à ne changer qu'un chèque sur deux.

Dans mon assiette blanche, je ne sais plus qu'inventer pour m'enrichir émotivement parlant. Le meurtre? Le suicide raté? Le vol? Kidnaping d'enfant? Prostitution? Mon Dieu, aidez-moi! Suis-je folle? Non. Les fermiers brûlent bien des champs entiers afin d'enrichir le sol, pourquoi ne brûlerais-je pas ma vie? Je me laisse en jachère aujourd'hui, pour mieux récolter demain. Mais quel nouvel engrais utiliser? Je ne sais plus.

Je suis brusquement sortie de mes profondes pensées. Le téléphone sonne. Après cinq sonneries intempestives, je décroche. Assez de ce supplice de Tantale. Qui peut bien me vouloir du mal?

— Allo?

C'est cet imbécile de Jean. Ce chanceux de Jean qui s'enrichit le vécu à mes dépens. Parasite. Sangsue d'émotions. Sacré écorché vif, va! Si jamais j'entends parler d'une audition pour le rôle d'un saint martyr canadien, je lui en parle, car il a de très bonnes chances. J'espère au moins qu'il m'appelle pour m'écoeurer, pour me culpabiliser, me traiter de dégueulasse au plus haut niveau, de pâte feuilletée tellement grasse qu'elle en est indigeste, d'alcool frelaté qui rend tout le monde malade. Mais non. Il me dérange pour s'accuser lui. Il m'appelle pour me souffrir au nez et à la barbe. Il est une machine à pérorer des «Pourquoi?», «Je te comprends de m'abandonner», «Je ne vaux rien» et encore des «Pourquoi?» par-dessus «Pourquoi?». Franchement!

Égoïste. Pas la moindre parcelle de cruauté mentale. Tu ne penses qu'à ton malheur à toi, petit et mesquin. Et mon malheur à moi, qui s'en occupera? Qui le cultivera? Qui le fera verdoyer? Qui sinon moi-même? Je vous hais et je vous abhorre. Tous. Autant que vous êtes.

Et stupéfaite, je sens germer quelque chose de tout petit dans mon sein. Je le sens pousser, grimper comme un lierre dans mon intérieur. Il est là et ne demande qu'à sortir. Ça y est! Triomphe! Je récolte mon premier fruit d'émotion cent pour cent pure! Et il a pour nom: rage. Fruit chargé d'électricité statique et de fiel verdâtre. Oui! Oui! Une émotion, une vraie! Je déchiquette mon fruit, le savoure, le mâche à belles dents et le recrache sur les murs blancs. Je sens que je perds le contrôle. Je suis submergée par la rage. Je vous hais tous! J'arpente à grandes enjambées mon appartement. À grandes enjambées je le foule, le refoule, le piétine

et l'humilie. Le téléphone sonne à nouveau. Pauvre petite bête. Sa sonnerie me parvient aussi faiblement que le cri d'un agneau. Qui peut bien déranger le méchant ogre à cette heure-ci? Est-ce toi petit agnelet? Grand mal t'en prit. J'arrache impitoyablement le téléphone de son cordon ombilical et le propulse comme une fronde sur le mur devenu muraille de château fort. La rage. La rage. Laissez-moi m'en nourrir, m'en gaver.

Mais déjà je faiblis, défaille, perds de l'altitude. Non! Pas l'atterrissage maintenant. Je veux encore voler enragée. Il me faut des forces, un stimulant, n'importe quoi. Je me garroche parmi mes cassettes, mes chères cassettes et cherche, cherche. Pourvu que je ne l'aie pas prêtée, pas celle-là, j'en ai trop besoin. Soulagée, je la trouve et je la mets.

Je fais ma mise en scène pendant les trois minutes et quelques que dure le long intro. Je cours à la cuisine et remplis le *blender* de biscuits soda; je remplis deux casseroles d'eau et les mets sur le poêle; je remplis la bouilloire et la branche; je sors la balayeuse de la garde-robe et la branche. J'ai tout juste le temps de boucher le bain et d'ouvrir le robinet d'eau chaude que les premiers accords brusques et sanguinaires du *Sacre du printemps* sortent des viscères de mon *ghetto blaster*. Lourds, menaçants, meurtriers. Et je mets à *on* mon *blender* et ma balayeuse; à *high* les quatre ronds du poêle; à *broil* mon four. Et je me plante au milieu de ce décor apocalyptique, une bouteille de ketchup à la main. Laissez venir à moi les petits enfants. C'est est pour mieux te manger mon enfant.

Je suis une vestale persécutée qui se défend, griffe, mordille, se rebiffe. Je saute sur place et trépigne, stimulée par la musique. Je saute et saute et saute et saute et re-saute. Je m'épuise et me donne à moi-même. Je m'asperge de ketchup.

L'eau de la bouilloire, des casseroles et de la baignoire produit une vapeur qui envahit mon appartement. Je vis dans une cocotte minute. Je suis une Juive dans une chambre à gaz. Et toujours je saute. Je n'en peux plus, mais je saute. Je n'ai pas encore atteint le fond du baril. Dussé-je faire une crise cardiaque, mourir d'épuisement, péter au *frette*, qu'importe. J'ai un but et je veux l'atteindre: le bout de la *marde* émotionnelle. Rien de moins. Et je saute et je saute. Je revois des images de mon banal passé. Je suis lelouchienne.

Schlack! La cassette s'arrête. La musique est finie. *Schlack!* Un bruit sec. Plus de musique. Seulement le bruit du *blender* qui est en train de brûler, de la balayeuse qui n'en peut plus de hurler, de l'eau qui est sur le

point de déborder de la baignoire, qui siffle dans la bouilloire et glougloute dans les casseroles. Insoutenables maintenant que tous ces bruits. La paix, je vous prie.

Le spectre de Nathalie Racine va les faire taire et revient s'écraser entre les colonnes de son salon double Est-ce bien moi qui ai fait ces actions? Je ne sais plus. Tout ce que je sais, c'est que je gis, pleine de ketchup, sur le plancher blanc. Je triomphe comme une farouche guerrière après une dure bataille contre l'ennemi. Je regarde autour de moi et ne vois que désillusion. Une désolation aveugle et muette, conséquence directe du fruit vénéneux qu'est ma rage. Je nage en pleine tragédie et suis ma propre victime.

Hallucinée, je vois mon nom s'inscrire en lettres de sang sur le mur devant moi: NATHALIE RACINE. Soudain le «N» bascule et tombe sur le plancher. Il ne reste plus de gravé sur le mur que: ATHALIE RACINE. Ce nom m'intime un ordre que je me dois d'exécuter.

Des mots me reviennent, apportés par la marée montante de ma mémoire. Des mots, des vers sont jetés épars dans ma tête. Je les enfile patiemment un à un, jusqu'à ce qu'ils forment un tout: le monologue du songe d'Athalie que j'avais travaillé à l'école de théâtre. Et que j'avais allégrement massacré d'ailleurs. Ça y est, le casse-tête de Racine est complété et je suis prête à vous le livrer, à m'en délivrer. Péniblement, je me redresse et m'appuie contre la colonne droite. Je suis un coquillage vide, mais j'ai quand même quelque chose à donner. Et je vais le donner.

Lentement, sincèrement, douloureusement, les vers s'échappent de mes lèvres et vont s'échouer sur le plancher à quelques pouces de ma dépouille.

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit;
Ma mère Jézabel... montrée,
Tremble, m'a-t-elle dit...
Son ombre vers mon lit
 ... mains pour l'embrasser;
... je n'ai plus trouvé...
Des lambeaux... sang... membres affreux
Que les chiens dévorants se disputaient entre eux.

Le monologue vient de tomber comme une pierre au fond d'un puits. Le silence prolonge la tragédie. Un silence habité, plein, lourd de conséquence. Jamais les vers de Racine n'ont été aussi bien restitués, aussi

bien rendus par une interprète. La réponse du spectateur est éloquente: un silence respectueux. Des applaudissements auraient été indécents, vulgaires. Le silence plutôt. Merci.

J'éteins les projecteurs de mon salon et me couche épuisée, repue, un peu plus riche qu'hier.

Une autre représentation dans la vie de Nathalie Racine vient de s'achever. Demain, il faudra élargir mon répertoire, trouver une autre pièce, cultiver un autre fruit.

Je me souhaite une mauvaise nuit. Demain, c'est vendredi.

Rideau. Générique. Noir.

«Nathalie Racine. Tragédie.» est d'abord une pièce de danse-théâtre-performance qui fut présentée dans le cadre des Soirées à la Carte blanche de Tangente, Danse actuelle à l'automne 1987. Elle devint une nouvelle qui fut diffusée à la radio de Radio-Canada MF à l'été 1988 dans le cadre du concours de nouvelles. Martin Faucher prépare une suite à «Nathalie Racine. Tragédie.» intitulée: «Andromaque Guimond. Comédie.»



XYZ

collection
« ALIBIS »

Charlotte
BOISJOLI

Treize, rue de Buci

80 p., 5,95 \$